

Quand la patrouille à pied s'appelait « le beat »...

Le redéploiement des effectifs vers la police de quartier a, en quelque sorte, concentré la patrouille à pied dans des secteurs désignés afin d'assurer une réponse plus rapide aux appels, beaucoup plus nombreux qu'à la fin des années 1950, alors que je faisais mes premières armes, à pied, au poste numéro 11, à la Pointe-Saint-Charles.

À cette époque, il était d'usage que durant leurs premières années de service, les nouveaux constables soient affectés principalement à la patrouille à pied, le *beat*, dans le langage d'alors, et en solo. Il pouvait arriver que la nouvelle recrue soit assignée pour une journée ou deux à une fonction motorisée, mais d'une façon générale, le nouvel arrivant se voyait confier un secteur de patrouille à pied, un *beat*, dont il parvenait rapidement à connaître les particularités; les résidents, les commerçants... et les indésirables.

Après une première rencontre avec l'inspecteur du poste et quelques visites de familiarisation dans le district, les recrues étaient appelées à travailler plus souvent de nuit et de soir, car la relève de jour était réservée aux policiers qui avaient plus d'ancienneté.

Je n'ai jamais rien eu d'un missionnaire, mais je me souviens encore de mes premières journées en uniforme dans les rues de la Pointe-Saint-Charles de mon enfance : j'avais l'impression de flotter sur un nuage, tellement j'étais fier et je rêvais de changer le monde. Je saluais les gens sur la rue, j'entrais dans les commerces pour montrer que le p'tit gars de la Pointe était de retour et je me sentais bien accueilli. Cet état de grâce a duré un certain temps, en fait, jusqu'au moment où j'ai vraiment commencé à travailler, c'est-à-dire, « donner des tickets », arrêter du monde, recevoir et, oui, donner des coups de poing lors de bagarres dans l'une ou l'autre des 17 tavernes qui avaient pignon sur rue dans la Pointe. À partir de ce moment-là, j'étais devenu « une police comme les autres... »

Le district était divisé en secteurs de patrouille, numérotés d'un à sept, et le factionnaire devait se rapporter au poste au moyen des boîtes de rue adossées à des poteaux ou montées sur une colonne. Quand la faction avait un numéro pair, il fallait « tirer sa boîte » aux heures et aux demies pour les factions impaires. Il s'agissait en fait d'un système de télégraphe, doublé d'un téléphone, le tout relié au poste. Une de ces anciennes boîtes de rue est en montre dans le hall d'entrée du QG.

C'était bien avant les émetteurs portatifs, et lorsque le factionnaire effectuait une arrestation, il devait s'assurer de la coopération de son prisonnier pour l'amener à la boîte de rue et appeler au poste... Toutefois, la collaboration des citoyens, notamment des chauffeurs de taxi, permettait souvent au factionnaire de recevoir de l'aide assez rapidement.

Bien souvent, la nuit, des gens en état d'ébriété ou des clochards, surtout en hiver, étaient amenés – à pied – au poste, car c'était encore l'époque où les cellules servaient à les héberger pour la nuit, pourvu qu'ils n'aient pas causé de grabuge. Ainsi aucune accusation n'était portée, la personne était libérée dès qu'elle était dégrisée, mais le cas était consigné dans le registre « Protection », aux fins de statistiques. Il m'est même arrivé, une nuit où j'étais motorisé, de me rendre au presbytère Saint-Charles, au milieu de la nuit, avec la voiture de police, pour cueillir un prêtre et l'amener au chevet d'un mourant, à la demande de la future veuve explorée. Avec le recul, c'était peut-être la police de quartier avant son temps...

La faction la plus particulière de la Pointe était sans doute le Village des Oies – ou le *Goose Village* – que traversait la rue Bridge, aujourd'hui vidée de sa population et rasé, après avoir servi de principale porte d'entrée à EXPO 67. En 1959, il y avait là une population de quelque 1500 personnes, en bonne partie d'origine italienne, et « leur » constable était souvent vu comme un ami de la famille. On l'invitait aux festivités, on lui demandait d'arbitrer des différends et à parler aux ados afin qu'ils restent dans le droit chemin.

Par contre, après minuit, sauf les week-ends, tous les restaurants de la Pointe étaient fermés. Il n'y avait pas un chat sur la rue, mais des rats, il y en avait. Heureusement, quelques commerçants mettaient discrètement une clé à la disposition des factionnaires pour une pause ou satisfaire leurs petits besoins... C'était le cas d'une station-service de la rue Wellington et d'un barbier, rue Charlevoix, entre autres. De précieux alliés!

Il m'arrive encore de déambuler dans les rues de la Pointe, un secteur qui n'échappe pas au phénomène de l'embourgeoisement, avec la disparition de plusieurs de mes repères. Le temps ayant fait son œuvre, je n'y revois que bien rarement des visages connus, mais je ne conserve que de bons souvenirs de mes jeunes années sur le « *beat* ». J'avais alors le sentiment d'être plus près de la réalité, parfois difficile, des gens dont j'avais mission de protéger la vie et la propriété.

Vous désirez partager des bons coups? >>>

laredactionhj@spvm.qc.ca

Nous avons créé une nouvelle section sur le site web du Service intitulée SPVM en images, qui permet la diffusion d'un court texte et de photos. N'hésitez pas à faire parvenir vos suggestions de sujets à notre adresse.